

Bastogne dans la Guerre 1914-1918



N°22504

Comité Provincial de Secours et d'Alimentation du Luxembourg

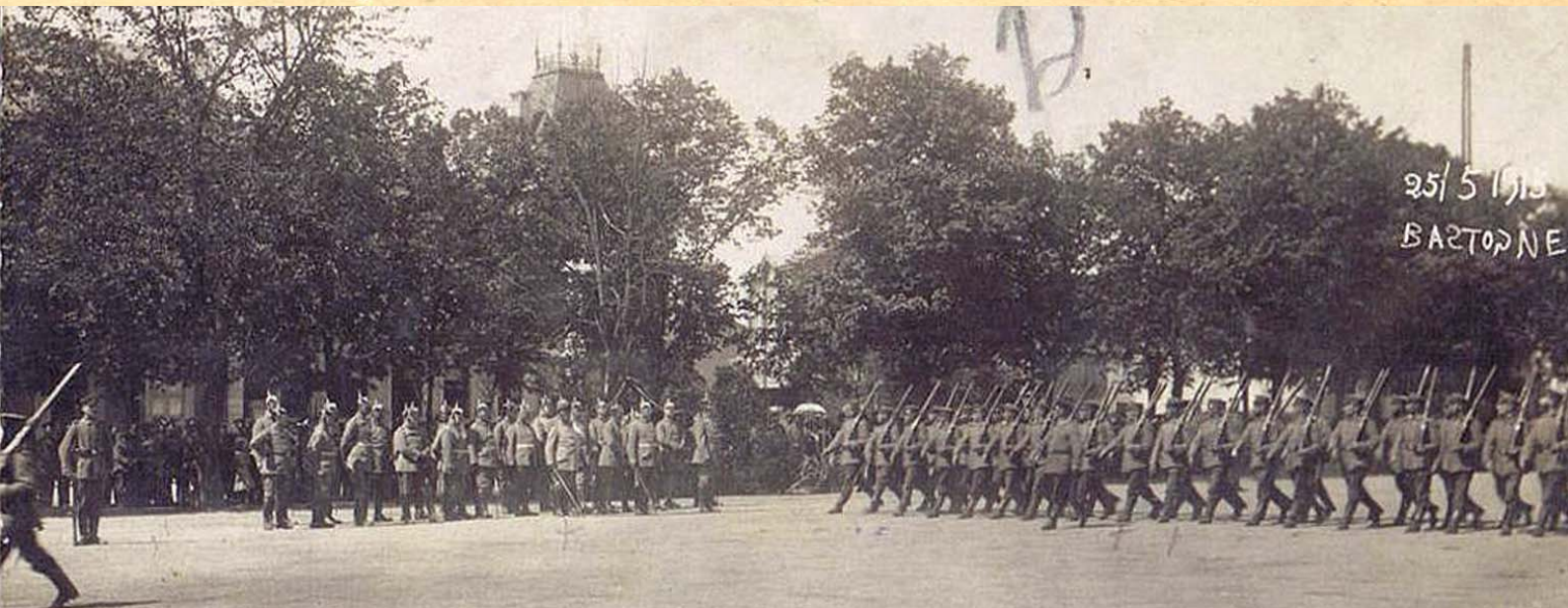
Comité régional de BASTOGNE

Le Président du Comité Exécutif,
Bon pour l'achat de marchandises d'une valeur de 1 franc

à prendre au magasin du Comité local d'Alimentation ou chez les commerçants agréés de la commune. Ce bon est valable jusqu'à l'expiration du mois qui suit celui de sa délivrance. Il sera nul et sans valeur, s'il a été affecté à d'autres paiements ou achats.

Délivré le

Tickets Meurice. Bruxelles.



25/5/18
BASTOGNE

Petite plaquette extraite du livre artisanal stencilé «BASTOGNE ET L'HISTOIRE»
par Antoine-Joseph GUILLAUME, édité à compte d'auteur vers 1965,
remise en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be en mai 2014.

Bastogne dans la Guerre 1914-1918

Août 1914

Après l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, les Chancelleries d'Europe sont sur les dents. Fin juillet, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie. Tour à tour, l'Allemagne, la Russie, la France sont en état de bel-ligérance. La nuit du 31 juillet au 1^{er} août fut une nuit mémorable. La paix et le calme de nos localités furent troublés par le rappel de quelques classes de réservistes. Heures inoubliables marquées par d'émouvantes scènes d'adieu, par des démonstrations plus émouvantes encore d'élan et d'exaltation patriotiques. Personne ne douta ce jour-là qu'il y eut une «âme belge». Nous voyons encore, par la pensée, les réservistes de Bastogne se diriger vers la gare du Sud pour répondre à l'appel de la Patrie en danger.

A Bruxelles, dans le coffre-fort de Herr Van Below, ministre d'Allemagne en Belgique, il y avait une enveloppe scellée apportée de Berlin le 29 juillet par courrier spécial portant la mention: «*A n'ouvrir que sur ordre*». Le dimanche 2 août, l'ordre vint; c'était l'ultimatum sommant la Belgique de livrer passage à l'armée allemande pour attaquer la France. Après un refus catégorique de la part du Gouvernement belge, notre frontière est violée le 4 août dans la Province de Liège.

Dans la nuit du 4 août, Pierre Dasselborne, le «*tambour de la ville*» annonça la «*guerre déclarée*». La même nuit, le tocsin sonna à Bastogne. Dans la pénombre de la nuit finissante, il annonça le début de la guerre et la mobilisation générale. Nous croyons que c'est la dernière fois que le tocsin a sonné à Bastogne.

C'est le 5 août à quatre heures de l'après-midi que cinq uhlans passèrent la frontière grand-ducale d'Allerborn à Longwilly. Le 7, dans l'avant-midi, il en arriva 35, puis une compagnie de cyclistes qui fit déblayer les chemins. (Ce sont ces derniers qui se heurtèrent à Bizory avec les Français.) Sur l'itinéraire Wiltz-Bastogne, 8 uhlans franchirent le sol belge à Bras le 7 août puis une centaine de toutes les armes le 9.

D'importants mouvements commencèrent le lendemain. Les armées françaises avaient elles aussi pénétré sur notre sol, pour venir au secours de la Belgique. Le 6 août, elles sont à Bastogne, à Villance et dans le pays de Saint-Hubert. La population réconfortée par leur présence acclame les dragons.

Premiers contacts

Le 8 août, une trentaine de dragons français firent une reconnaissance dans la direction de Bourcy, à l'est de la ligne du chemin de fer Bastogne-Gouvy. A 500 mètres de la halte de Bizory, ils subirent la fusillade d'Allemands qu'abritaient, de l'autre côté de la voie ferrée, des bois et le talus du chemin de fer. Le terrain où ils évoluaient était de plus marécageux. Gênés dans leurs mouvements, ne voyant même pas l'ennemi, ils n'eurent qu'à se retirer. Deux des leurs, Pierre Legentilhomme et Michel Ride, y trouvèrent la mort. Huit autres, plus ou moins blessés, furent ramenés à Bastogne et soignés au Séminaire et chez les Pères Frانسiscains. Le lieutenant Louis de Chauvenet

de Saint-Quentin, mortellement blessé, ne put être emporté; les Allemands le traînèrent sur une distance de 300 pas, jusqu'à la maisonnette le long du chemin de fer, où il reçut les soins du Dr Gribomont. Mr l'abbé Mazy, après lui avoir prêté son ministère, aida à le transporter sur une civière de fortune au Séminaire où il mourut le 8 août.

Premiers incidents de l'occupation (1)

La ville de Bastogne a passé un mois d'août mouvementé et tragique. La population a été, pendant deux semaines surtout, tenue sous la menace de la mort et terrorisée à l'extrême. Les plus périlleuses journées passèrent cependant sans que l'on eut à déplorer d'incendies ou de meurtre de civils. Le danger semblait écarté lorsque le 25 août, un incident le fit renaître. Une ferme fut incendiée à Isle-la-Hesse à 1 km de Bastogne. La famille Henri, comprenant cinq frères et sœurs célibataires et un domestique, fut malmenée de toute façon, puis déportée.

Le rapport suivant donne une vue d'ensemble des événements survenus à Bastogne.

Au soir du 6 août, quatre officiers français pénétrèrent dans la ville au milieu de l'enthousiasme de la population et annoncèrent que leurs troupes campaient à Neufchâteau. A huit heures du soir, 35 dragons vinrent camper près de la ferme Gohy à 2 km de la ville. Le 7 août à 7 h 30 du matin, environ cent cinquante dragons firent leur entrée solennelle dans la localité. Dix cyclistes allemands faisaient la patrouille depuis plusieurs jours déjà, le long de la voie ferrée, et sur la route de Clervaux, s'abritant dans des wagons poussés hors des voies et rendus inutilisables. Sans tarder, les Français se mirent à leur poursuite et firent prisonniers trois uhlans. Encouragés par ce succès, trente dragons s'avancèrent pour explorer le terrain, du côté de Bizory, et c'est là qu'eut lieu l'escarmouche relatée ci-avant. A 11 heures, les troupes françaises reprirent la route en direction de Neufchâteau.

C'est le 8 août que les Allemands coupèrent, à Bastogne et dans les environs, les fils télégraphiques.

Dimanche 9 août, une trentaine de uhlans, arme au poing, firent leur entrée en ville et prirent possession de la gare et de la poste.

Le lendemain 10 août, la ville fut envahie par des troupes considérables – plusieurs milliers de soldats, principalement de la cavalerie – qui campèrent rue d'Arlon. Monsieur le doyen Pétry fut fait otage. Le bourgmestre, Mr Lefèvre, reçut l'ordre de déblayer la voie de chemin de fer obstruée par la destruction de deux ponts sur la route de Marche. Cet ordre lui fut renouvelé par un officier supérieur sous la menace de mort; on voulait l'obliger à couper les fils et à enlever une forte charge d'explosifs restée dans les fondations d'un pont; les autres magistrats et le doyen de la ville devaient passer les premiers sur le pont suspect; des jeunes gens furent alignés sous la cravache et le revolver aux abords immédiats de l'endroit dangereux. Le major Von Eschevgen, commandant de la ville, interna le bourgmestre au garage Materne

(actuellement François Meis), puis chez Mr Mathieu (aujourd'hui Mr Olivier), où il s'installa lui-même. Il le requit ensuite de faire évacuer la rue de Marche, pour la destruction du pont qui n'avait pas sauté complètement lors de la première tentative. Suivit l'arrestation de Louis Mathieu et du gérant, Gaspard Laurent; cet hôtel venait d'être incendié après un pillage en règle; les civils étaient accusés d'y avoir mis le feu pour faire périr le général et étaient menacés de mort.

Le 15 août, le Séminaire fut envahi pour la première fois par deux cents soldats. L'établissement fut fort exposé le lendemain, à la suite de la découverte d'un appareil de télégraphie sans fil, qui amena l'arrestation de Mr Gribomont; il parvint à échapper à la déportation dont il était menacé en versant une forte amende.

Pendant la nuit du 16 au 17, arrivèrent de nouvelles troupes. Elles envahirent le Séminaire dans lequel ne se trouvait plus que des religieuses et le portier. Les soldats ne respectèrent rien; ils brisèrent les portes, les armoires, les meubles, criant qu'il y avait des Français cachés et des appareils de T.S.F. Epouvanté, le concierge se cacha dans les dortoirs; il fut bientôt découvert par une bande de sauvages qui se précipitèrent sur lui en hurlant. Monsieur le Chanoine Mainguet, Supérieur de l'établissement, qui se trouvait chez Mr le Doyen, fut arrêté le lendemain et emprisonné au Séminaire. Il y fut rejoint par Mr le Doyen Lorent et Mr Clément de Neufchâteau; ils furent ainsi les témoins du pillage général de la maison et des orgies sans nom auxquels se livrèrent ces bandits. En peu de temps, le mobilier même se trouva dispersé dans toute la région. Des livres furent retrouvés à Foy, à Bovigny, à Fays-les-Veneurs. Une armoire à linge appartenant à un professeur, servait de guérite au Pont de Villeroix. D'autres meubles furent retrouvés à Sibret, à Houffalize. En 1915, des bréviaires enlevés en cette circonstance furent renvoyés de Cologne. Ce qui ne fut pas enlevé fut incendié. La maison possédait une belle collection de monnaies réparties en plusieurs catégories: monnaies en or, monnaies romaines (en ordre de date pour les trois premiers siècles), monnaies du Pays de Liège (collection presque complète, avec des exemplaires uniques), médailles en bronze, romaines et autres. Le Cabinet d'histoire naturelle possédait aussi une collection minéralogique et des fossiles, une collection paléontologique surtout celles des terrains crétacés et carbonifères, dressés par Mr Faignart, une collection ornithologique, dont les colibris, donnés par le R.P. Baltus.

Après peu de jours, le résultat de longues années de travail et de recherches scientifiques était anéanti; on n'a retrouvé de tout cela, surtout de la collection de monnaies, que des restes insignifiants.

Malgré les pressantes démarches du bourgmestre, les prisonniers restèrent trente-trois jours durant enfermés dans leur cellule, où ils subirent un vrai martyre de la part des soldats, animés de la dernière brutalité.

Au soir du 19 août, le moulin, le magasin et les dépendances de la maison Hansez furent incendiés. Les soldats poursuivirent de coups de feu Mrs Hanzez, père et fils, et Mr Demelinne; ils laissèrent brûler vivant le bétail des étables incendiées. A neuf heures du soir, le général Prince Von Lippe dit au bourgmestre: «*Bastogne est en feu*», et il

l'invita à aller contempler l'incendie. Il dit aussi à Mme Lefebvre: «*Madame, mettez ce que vous avez de précieux dans des caisses, mes soldats vous aideront à les sauver, car toute la ville va brûler.*».

Le 21 août, le bourgmestre fut enlevé en auto par le commandant Von Floker, aide de camp du duc de Wurtemberg, et conduit à Saint-Hubert par Amberloup et Bonnerue. Il y assista à l'hôtel Petit, à une entrevue avec le duc de Brunswick.

Le 22 août, à 10 heures du soir, nouvel enlèvement du bourgmestre par von Floker; arrivé hors ville, il parvient à s'évader et regagna Bastogne. Repris de nouveau, avec les menaces d'usage, il fut conduit par des routes encombrées de troupes et de convois, jusqu'au château de Resteigne où eut lieu une nouvelle entrevue avec le duc de Brunswick. Au retour, le bourgmestre trouva, installé chez lui, une nouvelle Kommandantur, sous les ordres du major von Schameren, de Breslau, et un tribunal de guerre.

Le 23 août à 16 heures, 600 prisonniers français furent amenés à pied de Rossignol et s'arrêtèrent devant l'hôtel Gillet (aujourd'hui M. Gravet). L'hôtelier ayant voulu leur distribuer des vivres, son immeuble fut pillé et saccagé. Ce fut le cas de bien d'autres maisons, notamment de la Banque, de la poste, des deux gares, de la scierie Kuborn, de la briqueterie et des magasins Lebrun-Lambotte.

Le 24 août, dans la soirée, quelques coups de feu retentirent à proximité d'une ferme à Isle-la-Hesse; elle était occupée par les frères et sœurs Henry: Guillaume, 58 ans; Marie, 55 ans; Joseph, 53 ans; Léon, 44 ans; Almyre 17 ans et leur domestique: Jules Martin, 34 ans. Cette fusillade resta sans suite aucune, mais le lendemain, vers 7 heures, des soldats se précipitèrent dans la ferme; ils s'attaquèrent d'abord à Léon, puis à tous les autres; ils voulaient les obliger à dire «*qui avait tiré sur eux*». Ils affirmèrent qu'il n'y avait jamais eu d'armes dans la maison, protestèrent de leur innocence. C'était peine perdue. Ils s'en prirent ensuite au domestique: «*c'est lui qui avait tiré*». Ils les emmenèrent sans qu'ils eussent ni coiffure ni chaussure, ni habits convenables. Ils les mirent d'abord à genoux dans un hangar, les frappèrent à coups de poing, à coups de pied, à coups de crosse de fusil, les menacèrent de mort, les mirent en joue. Les dames furent comme les autres l'objet de ces brutalités. Ces braves gens croyaient leur dernière heure arrivée. Pendant ce temps, d'autres soldats fouillèrent la maison de fond en comble et enlevèrent une somme de 40 francs qu'ils avaient découverte dans des portefeuilles au fond d'un coffre. Ils obligèrent ensuite Léon à leur révéler s'ils avaient de l'argent; il ne put que leur faire constater que les portefeuilles avaient disparus... Ils revinrent à la charge; ils devaient cette fois avouer que le domestique avait un fusil et avait tiré. Ils s'y refusèrent, affirmant que c'était faux. Les mauvais traitements recommencèrent: ils furent collés chacun à un arbre de la route, les bras levés et des soldats furent postés devant eux pour les exécuter. L'un des soldats hurlait: «*il nous faut une tête!*». La jeune fille de 17 ans sanglotait; on lui mit un revolver à la tempe, la menaçant de mort si elle se ne taisait pas. Puis ils annoncèrent que «*parce qu'on avait tiré et qu'ils ne voulaient pas dénoncer le domestique qui avait tiré*», ils allaient incendier la ferme. Ils remplirent les appartements de fagots, jetèrent les meubles



Bastogne - Durant la nuit du 16 au 17 août, le mobilier du Séminaire fut dispersé dans toute la région par les Allemands.

par la fenêtre, arrosèrent le tout de pétrole et y mirent le feu. Ils conduisirent les prisonniers dans la prairie, sans cesser de les injurier et de les faire souffrir. Bientôt, ils jetèrent dans l'immeuble embrasé des bombes incendiaires, qui produisirent de fortes détonations. « Tu vois, vieux cochon, disait l'un d'eux à Guillaume, que tu avais des bombes

cachées ! » et il leur montrait la maison en flammes. « Vous avez voulu la guerre, disait-il encore, vous vous en souviendrez ». Vers 14 heures, ils furent conduits vers Bastogne, bousculés sur tout le chemin, dans un état lamentable. Ils avançaient sous les coups, les mains liées sur le dos à l'aide de lanières de cuir. Guillaume fut poussé à travers les fils d'une clôture et jeté dans une mare: il en fut retiré tout déchiré et trempé d'eau. Après trois jours de détention au séminaire, on leur annonça qu'ils étaient condamnés à 10 ans de travaux forcés, le domestique à 15 ans. A la suite d'une intervention pressante de Mr le Doyen Petry et de Mr le bourgmestre, la peine fut réduite à trois et à cinq ans. Le libellé du jugement a dû porter « qu'ils avaient donné asile à des francs-tireurs ». Ils partirent pour Trèves, où ils connurent encore des injures et des coups. C'est après de longues et multiples démarches qu'on parvint à les faire rentrer au pays au cours de l'occupation. Après leur retour, la direction des prisons allemandes réclama 2.600 marks pour leur pension !

Le 25 août, le Bourgmestre fut frappé d'une contribution de 10.000 frs. Le major von Schameren prétendit pour la justifier « que deux officiers allemands avaient été tués par la population »; le lendemain, le motif était autre: « les communications télégraphiques avaient été coupées vers Libramont ».

Ce même jour, à 14 heures, le commandant de place frappa la ville d'une amende de 25.000 frs si le pont de la route de Marche n'était pas rétabli pour le lendemain.

A 20 h 30, il se passa une scène tragique. Les troupes menacèrent de mort les habitants qu'elles continuaient à accuser d'avoir tué deux officiers allemands. Le bourgmestre fut arraché de sa maison et conduit à l'hôtel de ville, où il fut livré à une cinquantaine de soldats qui poussaient autour de lui des cris sauvages. Le commandant lui annonça successivement qu'il serait fusillé, puis qu'il serait égorgé au couteau, enfin qu'il serait grillé.



BASTOGNE. Le Séminaire.
pendant la Guerre.

Déjà on apportait la paille nécessaire au supplice. Il songea à en appeler au duc de Wurtemberg qui venait de quitter la ville. Le major dit ensuite: «*je viens de téléphoner qu'on m'envoie immédiatement des canons. Demain matin, je bombarderai la ville et je fusillera les habitants après que vous-même, Mr le Maire, vous aurez payé 10.000 frs.*». Le bourgmestre fut contraint de s'asseoir, pendant plusieurs heures sur la tablette extérieure d'une fenêtre, sous la garde de deux soldats, vrais démons, qui ne lui permettait aucun appui et lui tenaient continuellement devant les yeux le fusil armé d'une baïonnette aux dents de scie, faisant mine de lui fracasser la tête au moindre mouvement. A minuit, deux coups de feu furent tirés derrière lui, dans la cour de l'hôtel de ville. Pendant ce temps, le commandant et les membres du tribunal de guerre s'étaient rendus chez le bourgmestre, où ils achevèrent la nuit dans l'orgie, non sans plonger sa famille dans des terreurs mortelles.

Le 26 août, à 7 heures du matin, le commandant annonça au prisonnier qu'il revenait de Luxembourg (!), que le duc de Wurtemberg avait seulement condamné la ville à une amende de 1.000 frs parce que l'assassinat des deux officiers s'était produit en dehors de la ville.

Deux heures après, le même commandant annonça l'incendie de l'immeuble des frères Henry, sur la route de Marche. (2)

L'occupation

A partir de septembre, les remous se calmèrent. Une «*Kreiskommandatur*» fut établie à Bastogne. Installée d'abord chez M. Mathieu (Mr Olivier), puis chez Mortehan (pharmacie Gaspar), le «*Kreischef*» s'établit définitivement dans les locaux du patronage Saint-Louis (aujourd'hui Cinéma Patton). Ce sera dans ces locaux qu'auront lieu désormais toutes les comparutions devant le «*Chef*» pour les manquements aux multiples règlements édictés par l'occupant. C'est là que seront interrogés tous ceux qui seront trouvés en contravention. C'est là que seront prononcées les peines d'emprisonnement ou d'amendes parfois très lourdes contre ceux qui auront



Bastogne, 1916 - Inauguration du monument allemand.



Bastogne, cimetière communal - Inauguration du monument allemand le 7 janvier 1916; officiers allemands devant celui-ci.



Bastogne, 1916 - Inauguration du monument allemand.

Actuellement, le cimetière communal de Bastogne possède un petit carré militaire consacré à la Première Guerre mondiale et Pierre Gentilhomme, cavalier au 22^e Dragon, y repose encore avec 23 autres Français (victimes de l'hiver 1918-1919) et un civil (inconnu) tué en 1940, ainsi qu'un Russe (inconnu).

transgressé les lois édictées par l'occupant. Qui pourrait décrire les moments d'angoisses et de désespoir éprouvés entre ces murs?

1916

La Déportation

L'état-major allemand, qui avait besoin de main-d'œuvre pour les travaux militaires et les usines de guerre et ne pouvait dispenser des combattants de la ligne de feu, poussait le Gouvernement général de Belgique, à lui livrer non plus des denrées alimentaires, du cuivre ou du charbon, mais des hommes. 400.000 seulement!

Deux organismes opéraient déjà. Tout citoyen appartenant aux classes de milice, devait aller se présenter mensuellement au Meldamt. Un bureau de recrutement, le «*Deutsche Industriebüro*», offrait des conditions alléchantes aux volontaires. Il y en eut peu. Sous la pression de Hindenburg, la déportation pure et simple fut décidée. Cette fois, von Bissing s'effraya. Le vieillard ne se dissimulait pas que la mesure violait l'art. 52 de la Convention de La Haye et qu'elle provoquerait de vives réactions. On lui reprocha les égards qu'il avait pour les Belges! Il refusa de signer les arrêtés, à moins que le Kaiser ne lui ordonne, offrit sa démission et finalement s'inclina devant la volonté impériale. (3)

C'est le 16 décembre 1916 que tous les hommes âgés de 16 à 52 ans du Canton de Bastogne furent obligés de défiler à Bastogne devant le chef du Meldeamt, le major Kalinowsky. Le sol est couvert d'une mince couche de neige durcie par le gel. Depuis le matin, le défilé se pour-

suit au Séminaire. On entre par la grande porte d'entrée, on défile devant de «*Hauptman*». Ceux qui ne sont pas retenus sortent par la porte qui donne sur la route de Clervaux, remontent par la fontaine et sous le pont du chemin de fer, gagnent la route de Houffalize et le passage à niveau et viennent se masser sur la rue devant le Séminaire et la Place Saint-Pierre. Ceux qui sont retenus et destinés à la déportation, hélas ils sont nombreux, sont rassemblés et gardés dans les locaux du Séminaire. Le soir venu, une foule énorme était rassemblée depuis l'église paroissiale jusqu'à la gare du Nord, attendant la sortie des déportés, pour leur dire adieu et leur passer des vivres et des vêtements. Un lourd et angoissant silence plane sur cette foule qui contient difficilement sa juste colère. Le train qui doit emmener les déportés est sous pression en gare de Bastogne-Nord. La nuit est tombée depuis un certain temps déjà quand les deux battants de la porte du séminaire s'ouvrent. Un peloton de soldats, baïonnette au canon, sort, se frayant difficilement la route jusqu'au passage à niveau. Puis c'est le groupe des déportés. Une immense clameur monte de milliers de poitrines. La masse humaine pousse, reflue, déborde; en un clin d'œil, les landsturm de 50 ans engoncés dans leur grand manteau, embarrassés de leur long fusil, sont «noyés» dans la masse, bousculés, certains d'entre eux piétinés et battus. A ce moment précis, la longue voiture découverte du Meldeamt sort du séminaire. Les cris redoublent: «*A bas le Kaiser, Vive la Belgique*». Le major, col relevé, ne bronche pas, mais ce n'est plus l'officier prussien du matin, plein de morgue et de hargne. La voiture s'éloigne par les remparts, mais les hommes, qui sont sur le remblai de la voie pour donner des effets aux déportés embarqués, lancent sur la voiture allemande une grêle de morceaux de ballast et de mâchefer.

Des renforts de troupes arrivent très vite, mais se bornent à récupérer et à protéger leurs camarades. Cependant, quelques manifestants sont appréhendés et conduits au violon. Le lendemain, ils seront relâchés, sans même avoir dû donner leur identité.

La victoire

En septembre 1918, les troupes alliées prennent l'offensive sur tout le front. De la mer du Nord aux Vosges, les Allemands sont chassés des tranchées. Démoralisés, mal nourris, mal équipés, les vainqueurs de 1914 refluent, la plupart en désordre et dans la pire confusion.

Les officiers, naguère si hautains, ont retirés les insignes de leurs gardes pour ne pas être conspués par les soldats. Les troupes poussent d'immenses troupeaux de bétail «trouvés» dans le Nord de la France; sur les véhicules militaires flotte le drapeau rouge. A Bastogne-Nord, les soldats mettent le feu à leurs armes rassemblées en un tas énorme. Les Bastognards dressent devant l'hôtel de ville un arc de triomphe pour accueillir les alliés. Quatre cavaliers allemands attardés descendent la rue et passent gravement sous la voûte; on devine leurs sentiments et les nôtres. Les quatre uhlands sont à peine arrivés au tournant du Séminaire, qu'éclate rue de Neufchâteau, la fanfare des vainqueurs bleu horizon. C'était le 4^e Chasseurs à cheval. Une demi-heure plus tard, c'est l'infanterie qui défile, musique et drapeau en tête. On devine l'émotion et la joie ressentie en ce moment historique. Le régiment s'arrête place Saint-Pierre et pour la première fois de notre vie, nous entendons la chanson des poilus: «*la Madelon*».

Nous étions à Bastogne, le 8 août 1914 lors de l'arrivée des cavaliers du 33^e dragons, nous avons vécu les quatre ans de l'occupation, nous avons comparu à la Kreiskommandatur, nous étions du «16 décembre 1916». Nous sommes en 1918 de ceux qui accueillent les vainqueurs. Ces heures exaltantes et historiques resteront à jamais présentes à la mémoire.

(Extrait du livre stencilé «*Bastogne et l'Histoire*» par Antoine-Joseph GUILLAUME, édition stencillée artisanale, vers 1965.)

(1) Chan. Schmitz et Dom Nieuwland – *L'invasion allemande* – t. 1, p. 51.

(2) Extrait des rapports de Mr Petry, curé-doyen, de Mr le vicaire Mazy, et de Mr A. Lefebvre, bourgmestre, et de notes recueillies en 1915. Publié dans l'ouvrage *L'invasion allemande* – Chan. Schmitz et Dom Nieuwland, tome 1, pages 50 à 55).

(3) Carlo Brone – *Albert, le roi sans terre* – p. 244.



Bastogne - Monument érigé en l'honneur des Combattants 1914-1918 et inauguré le 26 août 1928. Il sera détruit en décembre 1944 par une bombe allemande lors de la Bataille des Ardennes. Le seul vestige conservé est son bas-relief placé le long d'un mur de l'église Saint-Pierre.



Bastogne - L'ancien monument aux morts de la Guerre 1914-1918 lors de son inauguration le 26 août 1928.

(www.bel-memorial.org)



Bastogne - Retour du corps du sous-lieutenant milicien Pierre (dit Émile) JACQMIN, Rgt 5^e C^e, mort au champ d'honneur à Oudenmolen le 31 octobre 1918. Il était né à Bastogne le 8 mai 1893. Première inhumation : le 2 novembre 1918 à Maldegem.

(www.bel-memorial.org)